

A Fuveau, les jeunes ont hâte de quitter le ghetto

Ils l'appellent encore et toujours le camp. De loin, ça ressemble à une petite cité dans la pinède. À l'écart de tout. Sur la route, à 2 km environ du village de Fuveau. Une trentaine de familles vivent encore au "hameau Brogilum", joli nom qu'il faut accoler à un ensemble de petites maisons aux façades décrépies. "Au début, c'était des barraques", se souvient Abdelkader qui y vit depuis 1964. "Après, c'est devenu des HLM." Dont l'entretien semble cruellement faire défaut. Les anciens s'en plaignent comme ce vieux monsieur aux cheveux blancs, bien mis, qui va de ci, de là, où le mènent ses pas, entre cailloux et herbes folles, tuant le temps. "Ils font rien, c'est pas bon!", se plaint-il.

"Ces maisons? Des cache-misère", confie à son tour Malika, venue voir son père. "Il fait froid, c'est plein d'humidité, rien ne marche", accuse-t-elle. La jeune femme, mère de famille, n'habite plus là. Tous ceux qui le peuvent, quittent tôt ou tard, "le ghetto" planté en pleine nature. "C'est de pire en pire", dit-elle, se souvenant du temps où les enfants se connaissaient tous, où "l'on partageait les goûters", où la solidarité était encore très forte et "où on pouvait laisser tout ouvert". Un peu plus haut, trois jeunes assis s'ennuient à

périr en ce dimanche... La vie ici, ils ne veulent pas en parler, "ça fait des histoires", disent-ils. Et puis l'essentiel est ailleurs. "On travaille. On n'est pas tout le temps ici". Et qu'y feraient-ils? Pas même une partie de foot. Il y a bien un stade mais il est impraticable. "Il y a même plus de filets". Et ce bâtiment fermé? "Il appartient à l'ONF, on aurait voulu pouvoir s'en servir mais ils ne veulent pas". Au volant d'une voiture toute neuve, le fils d'Abdelkader parade. "Pourquoi vous vous intéressez à nous? Maintenant c'est trop tard. C'est avant qu'il fallait parler du camp, lance-t-il. Nous, on a été élevés ici. Maintenant on est habitués. Tout ça c'est du passé. C'est plus notre histoire." Le chibani n'apprécie pas. "Attention à ce que tu dis!", s'emporte-t-il. "Nous, il nous manque toujours la reconnaissance". Pris entre deux feux, Abdelkader tempère: "Il a fait des études, lui. Qu'est-ce que vous voulez, tout ça, c'est plus son truc". Mais le chibani ne désarme pas. "Qu'est-ce tu as fait toi pour la France?" Le jeune redémarre et s'éloigne. Le vieux monsieur reprend sa promenade. Comme si leurs routes se séparaient. L'un finira ses jours au camp. Pour l'autre, l'avenir ne peut être qu'ailleurs.

D.A.

G A L L E R I E S

Jusc